

## Marie-Claire Blais : au coeur de l'angoisse

Gabrielle Frémont

Numéro 43, octobre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57183ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Frémont, G. (1981). Marie-Claire Blais : au coeur de l'angoisse. *Québec français*, (43), 41–44.

Devant nous, le café fume. Ses mains effleurent la tasse, la soucoupe, les ustensiles; son corps s'y prolonge: «Je crois que les objets transforment les êtres, font partie de leur vie intérieure. Les êtres sont amoureux des objets comme ils le sont des personnes.» Je rapproche alors son écriture à la peinture, aux nombreuses allusions que l'on y retrouve, aux mêmes modes possibles de composition: «C'est sûr que je procède du visuel. Je vois tout par tableaux, en pièces détachées où chaque élément prend sa personnalité et entre en interaction avec les autres. Comme ça doit être très agréable d'être peintre plutôt qu'écrivain; pour moi c'est plus léger; il me semble que ça doit rendre plus heureux. Au moins, ils ont une sorte de réalité sous les yeux, ils nous donnent une image de la réalité que l'on a beaucoup de mal à donner, car l'on doit travailler très fort pour arriver à rendre qu'un seul détail avec toutes ses subtilités»:

[...] *Il observait l'agitation de la rue, ressemblant ainsi, avec son visage amené dans la lumière jaune, pendant ce moment de halte méditative, lui qui avait l'habitude de bouger sans cesse, à cette figure de la Douleur telle que l'a peinte Munch dans «le Cri», tel ce personnage anonyme poussant des cris silencieux dans l'œuvre du peintre (le Sourd dans la ville, p. 9).*

«Un seul tableau, de Munch par exemple, me laisse une impression qui peut durer des mois, et même des années. Il m'obsède et je m'y nourris de façon très spirituelle.» Je me surprends à comparer les toiles de ce peintre norvégien avec les écrits de Marie-Claire Blais; l'un comme l'autre manifestent un même sentiment tragique de la vie que l'auteur pousse à l'extrême par cette désespérance qui mène Florence à se suicider.

— Et la poésie?

— Elle peut posséder la fulgurance du tableau mais exige tout autant que le roman. J'espère d'ailleurs y revenir un jour. L'idéal serait de toute faire, de se livrer à l'art dans toutes ses manifestations, si le temps nous épargnait.»

Mais il passe, alors que notre échange se termine avec la même spontanéité qu'il avait débuté.

Salut Marie-Claire, au plaisir de te lire!

*Propos recueillis par*  
**Roger CHAMBERLAND**



## Marie-Claire Blais : Au cœur de l'angoisse

Depuis plus de vingt ans déjà, Marie-Claire Blais publie régulièrement romans, poèmes, récits, nouvelles, pièces de théâtre... C'est assurément, non seulement l'un de nos écrivains les plus prolifiques, mais aussi l'un de nos plus brillants auteurs. Faut-il rappeler ici, qu'en 1965, elle remporta le prix Médicis pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel* et que, à partir de ce moment-là, sa renommée s'étendit à l'extérieur du Québec, tant au Canada anglais et aux États-Unis qu'en France et un peu partout en Europe. Tous ses livres sont déjà traduits en anglais, plusieurs aussi dans d'autres langues, ce qui est le fait de bien peu d'œuvres québécoises.

Pour ma part, je connaissais mal et peu Marie-Claire Blais. Bien sûr, j'avais lu, un peu comme tout le monde, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, et quelques années auparavant, au moment de sa parution, en 1959, *la Belle Bête*, son premier roman. C'était à peu près tout. C'était déjà beaucoup si l'on considère que ces deux romans sont parmi ses meilleurs. L'an dernier, en prévision d'un cours à donner, j'ai entrepris de lire au complet l'œuvre de Marie-Claire Blais. J'ai été tour à tour fascinée, dépaysée, angoissée, exténuée, asphyxiée, anéantie... Par tous ces êtres souffrants, inutiles et sans but qui peuplent ses livres; par ces couples

étranges et ces amours impossibles ; par cette extrême détresse qui est le lot de chacun ; ces saisons noires ; et cette mort qui rôde sans cesse. J'aurais voulu à la fois retenir ces images et les fuir, et, dans un même mouvement de crainte et d'abandon, me livrer malgré tout à mon inquiétante lecture. Inquiétante dans la mesure où, roman après roman, j'y retrouvais toujours la même désespérance, le même mal de vivre, la même angoisse sans fin, « cette lancinante douleur de la lucidité et de la conscience » dont parle Florence, dans *le Sourd dans la ville*, le dernier très beau livre de Marie-Claire Blais.

### Des voix intimes

Pour dire cette douleur, pour chanter « ce berceement du malheur », — vie frêle, vie-fantôme, errances, vertiges, — pour faire entendre le bruit sourd de l'envers des choses et de l'opacité des êtres, Marie-Claire Blais emprunte le ton et le rythme de l'intériorité même et de l'intimité la plus complète. De ce qui se sent et se dit peu, faute de trouver les mots pour l'inscrire. Battements de « cœur lourd », « souffles suspendus », « frissons du vent », silences, soupirs, plaintes et cris, dont l'univers entier se fait soudain l'écho : « [...] quand tout autour c'est l'immensité grise et silencieuse, quand au bout du banc, une femme silencieuse n'entend pas votre souffle, votre lamentation, votre cri, [...] et ces trains dont on entend les sifflements, les plaintes » (*le Sourd dans la ville*, p. 31).

Chose étrange, cette voix souffrante n'est jamais le reflet d'une seule conscience mais de plusieurs. Dès les premiers livres, on sentait déjà chez Marie-Claire Blais cette attirance, ce parti pris narratif, je dirais, pour une multiplicité de points de vue et de regards différents. De plus, le narrateur, quel qu'il soit, se montre rarement capable d'adopter ou de garder un ton de neutralité pure, encore moins d'objectivité. Bien au contraire, tout doit passer, semble-t-il, à travers le moulinet de la subjectivité et de la sensibilité de plusieurs personnages, sinon de plusieurs narrateurs. Faut-il voir dans ce phénomène de fragmentation, la représentation même, au niveau narratif, d'un sujet morcelé en proie à une recherche éperdue de lui-même, — à une restructuration de soi, — ou à une tentative d'identification sans fin ? À cet égard, *le Sourd dans la ville*, où l'on passe sans crier gare et sans transition aucune d'une conscience à une autre, d'une voix à l'autre, où les soliloques des Mike, Gloria, Florence, Judith, se succèdent et se confrontent

à un rythme aussi inégal qu'imprévisible, est sans doute exemplaire de ces processus de focalisation multiple. Qu'on se souvienne encore d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* qui s'ouvre sur le regard pseudo-naïf du petit Emmanuel, nouveau-né, comme il se fermait sur les réflexions assurées et rassurantes de l'immuable Grand-Mère Antoinette, sans oublier de passer à tout bout de champ par les pitreries, méditations et clin d'œil de Jean-Le Maigre, mi-poète, mi-martyr heureux.

Quant à la forme qui correspond à une telle perspective changeante, il va de soi qu'elle sera de la même façon extrêmement variée et que, comme par hasard, elle s'adaptera elle aussi à ce style que j'appelle d'intériorité (monologue intérieur, discours indirect libre, langage de l'affectivité même) et à des genres dits « intimes » (journal, roman par lettres, mémoires, autobiographie). C'est ainsi qu'une grande partie de *Tête blanche*, le deuxième roman de Marie-Claire Blais, publié en 1961, se présente sous forme de lettres, — entre mère et enfant, maître et élève, — et d'extraits du journal d'Évans, le jeune héros du livre. Même chose pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel* où la narration à la troisième personne est sans cesse entrecoupée d'extraits de journal de Jean Le Maigre, c'est-à-dire de notes prises au fil des jours, d'un *je* qui se dit au rythme du temps qui passe. Dans *l'Insoumise* encore, la mère lit en cachette le journal intime de son fils. Et s'il nous est permis de penser, ainsi que le font bien des critiques, que la trilogie des *Manuscrits de Pauline Archange*, de *Vivre ! Vivre !* et des *Apparences* est en partie autobiographique, on retrouve là aussi une forme spécifique du récit intime : celle d'un moi qui tente de s'exprimer à travers les méandres d'un passé à faire ou à refaire, d'une enfance perdue ou à perdre. Chez Marie-Claire Blais, l'exigeante et implacable mémoire est toujours au rendez-vous : le *je* risque de s'y fixer indéfiniment, ou de s'y dissoudre.

### Femmes

L'univers de Marie-Claire Blais, on le sait, est habité par un monde de contradictions ; rien ni personne n'y échappe : l'amour ne va pas sans la haine, la beauté sans la laideur, la richesse sans la pauvreté, le bien sans le mal, la vie sans la mort. On peut voir dans cette particularité de son œuvre tout aussi bien l'extrême ambivalence de l'auteur qu'une volonté délibérée de lucidité et d'honnêteté de sa part. Car, à bien y penser, le *vrai* ne se situe-t-il pas quelque part *entre deux*, et l'écriture, — je parle ici de celle qui atteint une

certaine profondeur, — ne résulte-t-elle pas souvent de cette recontre, de ce heurt, de ce choc entre deux contraires ?

À ce sujet, il est incontestable que c'est surtout dans ses portraits de femmes que Marie-Claire Blais sait le mieux faire ressortir les aspects les plus opposés et les plus contradictoires. À un point tel que, à première vue, certaines attitudes et situations de personnages féminins paraissent presque irréconciliables ; ainsi l'Héloïse d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* dont la trajectoire inusitée (couvent-bordel, vierge-putain, vertu-vice) ne manque pas de laisser le lecteur pour le moins songeur... Et pourtant, à un autre niveau, celui du sublime, qu'il soit sexuel ou religieux, il y aurait beaucoup à dire sur un comportement en apparence si contradictoire, mais en réalité (entendons bien ici réalité de l'inconscient) si concordant : « Héloïse n'apercevait de cette féerie dépravée que le pied chaste d'une jeune fille foulant une mare de crapauds, comme sur d'autres images, elle avait vu une Vierge fouler la tête d'un serpent maléfique [...]. Car, en peu de temps, ne cessant de comparer sa vie à l'Auberger avec le bien-être de la vie au couvent, glissant d'une satisfaction à l'autre, comme on s'évanouit de plaisir ou de douleur dans les rêves... » (*Une saison* [...] p. 112).

À noter qu'une telle opposition ne se fait pas nécessairement à l'intérieur d'un seul personnage, comme c'est ici le cas d'Héloïse, mais souvent entre deux et même entre plusieurs. Ainsi, dans *la Belle Bête*, Isabelle-Marie, la laide, la lucide, est sans cesse confrontée à Patrice, le jeune frère beau mais idiot, lui-même (du moins physiquement) miroir fidèle de leur mère, la très belle Louise. Dans *Tête blanche*, la douce et affectueuse Émilie fait oublier la mère lointaine et indifférente d'Évans. Et ainsi de suite. Que dire d'ailleurs du fossé qui sépare Grand-Mère Antoinette, souveraine et méprisante de sa pauvre fille, modèle de soumission et de servilité : « Non, je ne ferai pas un geste pour servir cet homme, pensait-elle. Il croit que j'imiterai ma fille [...]. Non. Non, je ne bougerai pas de mon fauteuil. Il attend qu'une femme vienne le servir. Mais je ne me lèverai pas » (*Une saison* [...], p. 11).

Dans les derniers romans, on dirait d'ailleurs que s'accroît une recherche plus approfondie au sujet des femmes, et qu'une interrogation plus précise est en train de prendre forme : « [...] Tim, qu'est-ce que t'en sais, hein ? Rien, je parierais, parce que c'est à nous autres, les femmes, de savoir ça. Moi, j'suis mère, femme et mère avant toute chose, et maîtresse tout autour, ou bien *lover* si tu préfères, *my old boy* » (*le Sourd dans la ville*, p. 11). D'autre part, ce n'est sûrement pas un hasard si *le Sourd dans*

la ville met en scène presque exclusivement des femmes. Des femmes tout aussi remarquables les unes que les autres par leur sincérité, leur complexité, leur intensité et l'âpre quête d'elles-mêmes qu'elles entreprennent. C'est en cela d'ailleurs, en cette perpétuelle remise en question des femmes et du sens de leur vie, que ce dernier roman prête à une ample matière à réflexion : rapports hommes-femmes, relation des femmes entre elles, recherche d'une identité féminine... (Incidentement, il y aurait une lecture féministe extrêmement intéressante à faire de l'œuvre entière de Marie-Claire Blais.)

### La mort blanche

Mais il m'arrive de croire que le personnage le plus important de l'univers romanesque de Marie-Claire Blais, ce n'est ni la femme en général, ni la Grand-Mère Antoinette en particulier, ni Jean Le Maigre, ni Isabelle-Marie, ni Florence, ni Gloria, mais la mort, la mort elle-même. Car elle est si omniprésente dans l'œuvre cette mort, elle hante tant et tant de pages, qu'on en vient à se demander si elle n'est pas tout à la fois thème, personnage, moteur de l'écriture et but ultime.

De l'ennui à la tristesse, de l'angoisse à la douleur, de l'inconfort au malheur, d'une nostalgie diffuse à une lente et tenace mélancolie (dont la *Melancholia* de Duerer paraît le symbole le plus évident), chez Marie-Claire Blais, tout semble s'orienter et converger inéluctablement vers un sentiment profond et fatal d'appréhension de la mort. Parce que la vie est lourde, creuse, vide, invivable, parce que toujours il y a cette « même nausée de vivre », ce gris du ciel et des corps, parce que « le jour est noir » et désespérant, seule la mort, qui prend soudain figure de luminosité, peut se faire délivrance, transparence : « Grand-Mère Antoinette se laissait bercer par la vague des morts, soudain comblée d'un singulier bonheur » (*Une saison* [...], p. 22).

Le monde est inversé : la vie est ombre, mirage, vestiges et ruines ; la mort est blanche et feutrée, elle a couleur d'aube et de songes : « [...] une blancheur de lait, au fond du tableau, était pour elle symptôme de mort, et le blanc de ses rêves, pensait-elle [...] c'était le signe que la mort était là, présente, sous une forme ou une autre » (*le Sourd dans la ville*, p. 47). Ailleurs, la mort rêvée prend le visage de « la blancheur d'un champ de neige », de « l'écume des océans », des reflets de lune sur « le cimetière sous les arbres ». Aussi est-il étonnant qu'au sujet de Marie-Claire Blais, on ait constamment confondu, confronté et classé dans un



même bloc irréductible, d'une part, le noir et la mort, d'autre part le clair et la vie, alors que, bien au contraire, il aurait fallu loger à la même enseigne la vie, le mal et le noir, et fondre dans un grand tout indivisible et fantomatique — sans doute maternel — le pâle et irrésistible éclat de la mort, du deuil et de la mélancolie.

### L'œuvre salvatrice

Seul l'art peut transformer la vie, atténuer et empêcher cette attirance et ces effets de mort. L'œuvre devient l'unique chance de salut et la tentation suprême. Les critiques de Marie-Claire Blais ont trop souvent insisté sur l'aspect sociologique de son œuvre (milieu socio-économique, oscillation ville-campagne...) au détriment d'autres éléments tout aussi visibles et non moins importants. C'est ainsi qu'on a la plupart du temps passé sous silence l'extraordinaire « sauvagerie » de certains textes de l'auteur, où les pulsions, les désirs les plus primaires, sont rendus tels quels, presque à l'état brut. Et, pour ma part, je compte parmi les plus belles pages de l'œuvre de Blais ces passages inouïs de la *Belle Bête*, dans lesquels la haine ne fait pas l'ombre d'une concession à l'amour, ou encore ce merveilleux poème plein de lyrisme des *Voyageurs sacrés*, là où précisément l'art rejoint la vie, l'amour et la mort.

De la même façon, on a peu parlé de cette place unique et privilégiée que Marie-Claire Blais a depuis toujours accordée à tout ce qui s'appelle art, qu'il s'agisse de littérature, de peinture, de sculpture ou de musique. Ses personnages principaux, quels qu'ils soient, ont tous en commun le même culte de la beauté, le même souci de l'esthétique et

de l'art. Louise a fait de sa propre beauté, le centre de l'univers (*la Belle Bête*), la mère d'Évans rêve avant tout d'une carrière d'actrice (*Tête blanche*), Jean Le Maigre se meurt de devenir un grand poète (*Une saison* [...]), et cela continue. De plus, il y a souvent comme une mise en abyme du processus même de la production artistique : à l'intérieur d'un livre, un personnage écrit lui-même un livre, par exemple, ou sculpte une œuvre...

On serait étonné, par ailleurs, après recension de tous les textes de Marie-Claire Blais, du nombre incroyable d'artistes, — réels et non créés par l'auteur, — qui sont cités au fil des pages, de Dostoïevski, Tchekov et Tolstoï à Descartes, Pascal et Marx, de Jean-Sébastien Bach et Mozart à Duerer, Munch, Degas et Toulouse-Lautrec.

« Je rêvais tant d'écrire la vie », dit Pauline Archange. L'écriture concrétise en quelque sorte un rêve d'infini en même temps qu'elle libère d'une angoisse mortelle. Et c'est en ce sens qu'elle devient cette « arme sourde », révolutionnaire et prophétique, qui fait passer de l'ombre à la lumière, de l'effroi à la sérénité, de la douleur à l'espoir. Ne plus voir « une rangée de dalles blanches, bordées de pierres noires » du cimetière, mais, « sur chaque porte, la parole d'une sculpture, triomphante parole » (*les Voyageurs sacrés*). Chez Marie-Claire Blais, l'art se substitue à la mort. Il est récréation de soi et du monde, récréation tout court : « Grand-Mère, dit Jean Le Maigre, derrière son livre, oh ! laisse-moi lire en paix [...] puisque cela me fait plaisir ». Le livre se fait jeu et le jour se fait enfin joie. ■

Gabrielle FRÉMONT

## BIBLIOGRAPHIE

### I. Œuvres

- La Belle Bête. Roman*, Québec, Institut littéraire du Québec, [1959], 214 p.; Montréal, le Cercle du livre de France ltée, [1968], 157 p. (CLF poche canadien).
- Tête blanche. Roman*, Québec, Institut littéraire du Québec, ltée, [1960], 205 p.; Montréal, les Éditions de l'Homme, [1969], 205 p.
- Le Jour est noir. Roman*, Montréal, les Éditions du Jour, [1962], 121[2] p.; suivi de *l'Insoumise*, [Montréal, Stanké, 1979], 250[3] p. (Québec 10/10).
- Pays voilés*, préface de Charles Moeller, Québec, Éditions Garneau, [1963], 47 p.; suivi de *Existences. Poèmes*, Montréal, les Éditions de l'Homme, [1967], 87[3] p.
- Existences. Poèmes*, Québec, Éditions Garneau, [1964], 51 p.
- Une saison dans la vie d'Emmanuel. Roman*, Montréal, les Éditions du Jour, [1965], 128 p. (Les Romanciers du Jour, n° 16). [Nombreuses rééditions]; Paris, Grasset, 1966, 175 p.; illustrations de Mary Meigs, Montréal, Éditions du Jour, Jacques Hébert, éditeur, [1968], 136[3] p. [Réédité en format réduit en 1972]; [Montréal, Stanké, 1980], 195 p. (Québec 10/10).
- l'Insoumise. Roman*, Montréal, les Éditions du Jour, [1966], 127 p. (Les Romanciers du Jour, n° 17); suivi de *le Jour est noir*, Paris, Grasset, 1971, 232 p.
- David Sterne. Roman*, Montréal, Éditions du Jour, [1967], 127 p. (Les Romanciers du Jour, n° 24).
- L'Exécution. Pièce en deux actes*, Montréal, Éditions du Jour, [1968], 118 p. (Le Théâtre du Jour, n° 2).
- Manuscrits de Pauline Archange. Roman*, Montréal, Éditions du Jour, [1968], 127 p. (Les Romanciers du Jour, n° 38); Paris, Grasset, 1968; Montréal-Paris, Stanké, [1981], 217[2] p. (Québec 10/10).
- Les Voyageurs sacrés. Récit*, [Montréal], HMH, [1969], 110[2] p. [D'abord paru dans *Écrits du Canada français*, n° XIV (1962), p. 193-257].
- Vivre! Vivre. Roman*, Montréal, Éditions du Jour, [1969], 170 p. (Les Romanciers du Jour, n° 53); Montréal et Paris, Stanké, [1981], 178[1] p. (Québec 10/10). [2<sup>e</sup> tome des *Manuscrits de Pauline Archange*].
- Les Apparences. Roman*, Montréal, Éditions du Jour, [1970], 202[1] p. (Les Romanciers du Jour, n° 63); Montréal-Paris, Stanké, [1981], 215 p. (Québec 10/10). [3<sup>e</sup> tome des *Manuscrits de Pauline Archange*].

- Le Loup. Roman*, Montréal, Éditions du Jour, [1972], 243 p. (Les Romanciers du Jour, n° 79); [Montréal, Stanké, 1980], 255[1] p. (Québec 10/10).
- Un Joualonnais sa Joualonie. Roman*, Montréal, Éditions du Jour, [1973], 300 p. (Les Romanciers du Jour, n° 96) [reproduit sous le titre *À cœur joual*, Paris, Laffont, 1974, 200 p.]; [Montréal, Stanké, 1979], 307[2] p. (Québec 10/10).
- Fièvre et Autres Textes dramatiques. Théâtre radiophonique*, [Montréal], Éditions du Jour, [1974], 228[1] p. (Le Théâtre du Jour, n° 6). [«L'Envahisseur», «le Disparu», «Deux destins», «Fièvre», «Un couple»].
- Une liaison parisienne. Roman*, [Montréal], Stanké / Quinze, [1975], 175 p.; postface de François Ricard, [Montréal], Quinze, [1980], 181 p. (Présence).
- L'Océan suivi de Murmures*, [Montréal], Quinze, [1977], 166 p.
- Les Nuits de l'Underground. Roman*, [Montréal], Stanké, [1978], 267 p.
- Le Sourd dans la ville*, [Montréal], Stanké, [1979], 214 p.

### II. Études

- BOIVIN, Gérard-Marie, «le Monde étrange de Marie-Claire Blais ou la Cage aux fauves», *Culture*, vol. XXIX, n° 1 (mars 1968), p. 3-17.
- BRÛLÉ, Michel, «Introduction à l'univers de Marie-Claire Blais», *Revue de l'Institut de sociologie*, 42<sup>e</sup> année, n° 3 (1969), p. 503-513.
- CHÂTILLON, Pierre, «Marie-Claire Blais telle qu'en elle-même», *Livres et Auteurs québécois*, 1968, p. 241-245.
- FABI, Thérèse, *le Monde perturbé des jeunes dans l'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais. Sa vie, son œuvre, la critique. Essai*, Montréal, Éditions Agence d'Arc, inc., [1973], 193[1] p.
- FRÉCHETTE, Jean, «Marie-Claire Blais ou la Pudeur de vivre», *le Devoir* (suppl. litt.), 31 octobre 1967, p. xx.
- GIRARD, Réal, «Marie-Claire Blais, écrivain: les apparences de l'écriture», *Livres et Auteurs québécois*, 1972, p. 363-374.
- GREFFARD, Madeleine, «Une saison dans la vie d'Emmanuel, kaléidoscope de la réalité québécoise», *les Cahiers de Sainte-Marie*, n° 1 (mai 1966), p. 17-22.
- HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, [1976], p. 67-69.
- LAMARCHE, Jacques-A., «la Thématique de l'aliénation chez Marie-Claire Blais», *Cité libre*, n° 88-89 (juillet-août 1966), p. 27-32.

- LAVOIE, Charles, «Pour la défense et l'illustration de la tératologie. (Mémoire et imagination dans le *Loup* de Marie-Claire Blais). Essai», *Écrits du Canada français*, n° 37 (1973), p. 153-210.
- NADEAU, Vincent, *le Noir et le Tendre. Étude d'«Une saison dans la vie d'Emmanuel», suivie d'une bibliographie critique*, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1974, 109 p. (Lignes québécoises).
- PILOTTE, Hélène, «Marie-Claire Blais, l'insoumise des lettres canadiennes», *Châtelaine*, août 1966, p. 21-23, 51-54.
- SMITH, Donald, «les Vingt années d'écriture de Marie-Claire Blais», *Lettres québécoises*, n° 16 (hiver 1979-1980), p. 51, 53-58.
- STRATFORD, Philip, *Marie-Claire Blais*, [Toronto], Coles, [1971], 70 p. («Canadian Writers & their Works»).

Aurélien BOIVIN

## BIOGRAPHIE

Aînée d'une famille de cinq enfants, Marie-Claire Blais naît dans la paroisse Saint-Fidèle de Québec, le 5 octobre 1939. Elle abandonne très tôt ses études pour occuper, durant trois ans, des emplois de secrétaire, commis de bureau... Encouragée par le Père Georges-Henri Lévesque, elle fréquente la Faculté des lettres de l'université Laval et signe un premier roman, *la Belle Bête*, alors qu'elle est à peine âgée de vingt ans. C'est le début d'une fulgurante carrière. Boursière à deux reprises de la Fondation Guggenheim, elle remporte, pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965), le prix France-Canada et le prix Médicis en 1966. La publication des *Manuscrits de Pauline Archange* en 1968 lui vaut le prix du Gouverneur général. Elle réédite l'exploit en 1979 avec la publication du *Sourd dans la ville*. En 1976, elle mérite le prix Belgique-Canada pour l'ensemble de son œuvre. Après divers séjours à l'étranger tant aux États-Unis qu'en France, Marie-Claire Blais est revenue au Québec en 1975, année où elle est reçue Compagnon de l'Ordre du Canada. Elle est docteur *honoris causa* de l'Université York (Toronto) et professeur honoraire de l'University of Calgary (1978).

Aurélien BOIVIN